

Au lecteur non averti

Lorsque les tribus indiennes des Etats-Unis d'Amérique obtinrent leur indépendance, les fils et petits-fils du *Mayflower* durent quitter leur pays natal sans espoir de retour. De l'autre côté de l'océan, l'Angleterre recueillit ces naufragés de l'Histoire, leur terrible accent yankee, leur bourbon du Kentucky mais aussi quelques objets que la jeune nation indépendante ne tenait pas du tout à conserver : reliques et totems de la saga des Visages Pâles devenus non conformes à la nouvelle ligne de pensée historique, donc indésirables. L'Angleterre, plutôt que de concentrer ses nouveaux sujets et leurs souvenirs dans un zoo colonial et folklorique, préféra les disperser aux quatre coins de l'île. C'est ainsi que quelques lustres après, les 33 mètres de lames en bronze formant «La liberté éclairant le Monde» (sculpteur Bartholdi), furent remontées à l'embouchure de la Tamise. La statue avait été inaugurée en 1886 dans le port de New York. Celle d'Abraham Lincoln, haute de 6 mètres (sculpteur Daniel Chester), du *Lincoln Memorial* de Washington fut transplantée à Birmingham, cœur du «pays noir». Le monument aux Marines, inspiré par la fameuse photographie prise le 23 février 1945 par Joe Rosenthal sur l'île d'Iwo Jima (sculpteur Félix de Weldon), érigé en 1954 à Washington, se retrouva à Portsmouth parce que ce port avait rassemblé la plus grande partie de la flotte du débarquement de Normandie en 1944. La statue de Popeye le marin, précédemment à Chester (Illinois) ville natale de son créateur Elzie Segar, échoua à Liverpool, tandis que celle, équestre, d'Andrew Jackson allait à Nottingham. L'illustre cloche de la Liberté, fondue en Angleterre en 1751, jadis exposée dans l'*Independence Hall* de Philadelphie fut acquise par le *British Museum*. Les cloches de Saint-Paul de New York (1764) vinrent enrichir le carillon de la cathédrale gothique de Saint-Gilles d'Edimbourg...

Ceci est réellement arrivé, il suffit seulement de transposer les noms de pays et de lieux, de mettre une date, 1962, une échéance politique, l'indépendance de l'Algérie, et le lecteur non averti percevra un aspect des épreuves que supporta une communauté. Ce prologue en forme de politique-fiction était nécessaire car, plus de quinze ans après, il devient difficile pour beaucoup d'imaginer ce qu'était l'Algérie à l'époque française, avec ses villes et ses villages qui avaient la même trame que ceux de métropole avec parfois, en plus, une sonorité semblable : Châteaudun-du-Rummel, Saint-Denis-du-Sig, Orléansville, Sainte-Barbe-du-Tlélat...

Vous débouchiez sur la place de la mairie au fronton de laquelle figurait la devise «Liberté-Egalité-Fraternité». C'est surtout cette dernière exigence qui avait fleuri sous le soleil d'Afrique, mais là n'est pas le propos de cet ouvrage. Sur cette place se dressait le monument aux Morts de la Grande Guerre de 1914-1918. On y avait ajouté les noms de ceux de 1939-1945. L'indispensable coq gaulois surmontait le tout. Sur des plaques en marbre du pays, un lapicide qui était souvent de souche italienne, comme au temps de l'Afrique romaine, avait gravé le nom de ceux qui étaient morts du côté de la Somme, des Dardanelles ou de Monte Cassino. Ils y figuraient tous sans distinction de race ou de religion et dans le seul ordre alphabétique. Plus loin, dans le jardin public, se tenait une statue, sentinelle muette des jeux d'enfants. C'était parfois celle d'un militaire qui avait crapaûté dans les environs au temps des crinolines, parfois celle d'un homme politique né ici et dont on avait parlé jusqu'à Landerneau! Tout à côté, l'église au clocher pointu abritait un don Camillo qui, sur cette terre, avait trouvé son *alter ego* du côté du Croissant et de l'Étoile de David. C'était clochemerlien avec soleil, accents, mouches, burnous et cactus en plus, beaucoup de cactus, trop. Le drame arriva et avec lui son dénouement odieux : l'exode. Alors, il fallut desceller les plaques du monument aux Morts, descendre le gallinacé en bronze de son perchoir, déboulonner la statue et la déposer de son piédestal, enfin démonter les cloches qui n'avaient plus de fidèles à réunir. Cela se passa pendant l'été 1962, la France était en congé...

Juillet 1975.

Sur la route des vacances vendéennes, vacances qui resteront dans les mémoires en raison d'une invasion de coccinelles dans cette région,



Cérémonie au monument aux Morts d'un petit village, typiquement français, comme il en existait tant en Algérie : ici Koléa.



Les enfants de l'auteur prennent contact avec le monument Lamoricière de Constantine, aujourd'hui à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. C'est, pour leur père, le début d'une grande aventure.

nous faisons un détour par Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. J'y ai rendez-vous avec six tonnes de bronze coulées en 1908 et qui figurent pour l'éternité un assaut lancé en 1837 par le général Lamoricière. Balise d'un décor que je croyais à cette époque immuable, ce monument se dressait jadis à Constantine, ma ville natale, au centre d'une immense place sur laquelle débouchaient trois larges avenues. Dans un moment comme celui-ci, les premières secondes sont amères, l'anachronisme est difficile à admettre. Il y a un court laps de temps où le monument bascule de l'emplacement originel confiné dans la mémoire, à celui qu'il occupe désormais, et vous êtes ainsi le spectateur privilégié de ce qu'il fut et de ce qu'il est devenu. Les caravanes de chameaux des années 50 qui, arrivant du Sud par la route de Batna, pivotaient autour du monument pour prendre la direction de Djidjelli, se télescopèrent en toute intemporalité avec les files de voitures, vignettes 75, des vacanciers croisant vers les plages vendéennes. Plus question de voir sur la droite le Casino Municipal et son cinéma le Colisée. A la place, aujourd'hui, une église trop proche, presque à l'aplomb, l'écrase de sa masse. Au fond, le garage Citroën aux grandes arcades vitrées a fait place au préau. Sur la gauche, un café des Voyageurs occupe l'emplacement du square Valée. La perspective nouvelle manque d'espace et rapetisse le monument. Cela me fit penser au carrosse de Cendrillon, juste après le douzième coup de minuit, lorsqu'il est redevenu citrouille.

Pour ma femme et mes enfants, ce fut la première confrontation avec un objet concret provenant d'une Algérie, mythique parce que seulement connue et perçue au travers de récits familiaux. Les enfants escaladèrent le piédestal, palpèrent la masse de bronze, s'y frottèrent comme de jeunes chiots, prenant ainsi possession de cette épave sauvée d'une Atlantide désormais engloutie dans la mémoire de tout un peuple.

Je n'étais pas devant un fait isolé, d'autres monuments analogues avaient été ramenés et réinstallés, mais combien ? Où exactement ? Pourquoi dans cette ville plutôt qu'une autre ? Le temps était venu de reconstituer ce gigantesque puzzle de pierre et de bronze et de consigner dans un ouvrage l'histoire bien particulière de chacune de ces pièces dispersées aux quatre coins de France. De la connivence certaine qui s'est établie entre ce monument et moi au cours de cette rencontre, va naître ce projet.

Aujourd'hui, quatre ans après, voici donc l'histoire des monuments exilés et, tout d'abord, celle de leur retour.

Le retour

En 1961, le Service Historique de l'Armée avait attiré l'attention des autorités sur l'opportunité de mettre en sécurité certains bustes, statues, stèles et monuments se rapportant à l'action de la France en Algérie depuis 1830. Dès cette époque l'hypothèse de leur rapatriement avait été évoquée.

Au début de l'année 1962, les départements d'Algérie, sous l'impulsion du Service Historique, organisèrent le recensement de ces «souvenirs». Des listes furent dressées qui répertorièrent cent vingt-six sujets : quatre-vingt-quinze monuments et statues, quatorze bustes, sept stèles ainsi que dix musées ou dépôts possédant des œuvres d'art devant réintégrer la France. Ce recensement ne fut pas exhaustif, comportait des lacunes. Tout resta en place jusqu'en juillet 1962.

C'est peu avant le referendum du 1^{er} juillet que commença ce que les journalistes appelèrent «la guerre des statues». Aux slogans et inscriptions apposés sur l'ensemble des monuments, succédèrent l'ajout de drapeaux F.L.N., avec en plus, pour certains, la profanation (statue de Viviani, fondateur du parti républicain socialiste, coiffée d'une poubelle) et, pour d'autres, la tentative de destruction (monument commémoratif du débarquement de Sidi-Ferruch).

C'est seulement dans les jours («les nuits» serait plus approprié, ces opérations débutant vers 21 heures) qui suivirent la déclaration de l'indépendance que le Génie militaire commença à démonter et entreposer en lieu sûr les principales statues des villes d'Algérie. Mais tout n'avait pas été enlevé, et l'arrivée de Ben Bella à Alger le 3 août provoqua un déchaînement général de la population contre les souvenirs français, particulièrement dans l'Algérois où ils furent tous renversés et mutilés. Des témoins ont rapporté que les nationalistes obligèrent alors ceux qu'ils considéraient comme des «collaborateurs» à détruire eux-mêmes les monuments aux Morts devant lesquels ils avaient jadis participé aux cérémonies du 14 juillet et du 11 novembre. Bon nombre de nos compatriotes furent alors les témoins muets et impuissants de ces actes iconoclastes.

Cette effervescence passée, les souvenirs récupérables ou ceux qui n'avaient pas subi de destruction furent dirigés vers les dépôts de l'armée puis expédiés en France. Au cours du voyage de retour et des opérations de transfert qui en découlaient, de nombreux objets furent détruits (plaques de marbre brisées, statues mutilées par les chocs). Si l'armée française s'occupa de la majorité de ces rapatriements, des civils réussirent aussi quelques opérations de sauvetage. Le Secours Catholique organisa le retour de l'ensemble des cloches des églises désaffectées. Là aussi, des particuliers ramenèrent quelques carillons et objets religieux.

Les objets parvenus en bon état furent pris en charge, d'une part par le Service Historique qui les ventila soit dans des musées militaires, soit dans des casernes; d'autre part par le ministère des Affaires Culturelles. Le ministre de l'Intérieur octroya les souvenirs aux communes qui en avaient fait la demande. Dans la majorité des cas, l'objet fut accordé à la localité ayant un lien affectif avec le souvenir rapatrié, ville natale pour les personnages statufiés, ancien jumelage ou plus exactement parrainage pour les monuments. Signalés dans la presse locale au fur et à mesure de leur installation, ces souvenirs ne laissèrent jamais

indifférent. Curiosité pour les provinciaux qui les accueillent, émotion pour les Pieds-Noirs qui les retrouvent. Chaque inauguration fut l'occasion de rassemblements et de retrouvailles entre compatriotes dispersés depuis l'exode.

Les années passant, ces souvenirs évoquent maintenant avec beaucoup d'acuité le symbole du pays natal perdu. Si j'emploie pour eux le qualificatif d'«exilés» c'est parce que je pense que les monuments et les statues sont toujours créés en fonction du lieu et de l'espace qu'ils vont occuper et que par suite de l'indépendance de l'Algérie ils ont été réinstallés très loin de ces lieux et de ces espaces pour lesquels ils avaient été primitivement conçus. Si les objets ont une âme, Bugeaud dans son enveloppe de bronze doit se sentir bien seul dans sa retraite d'Exideuil, lui qui connut pendant cent dix ans la vie trépidante de la rue d'Isly à Alger. Thiers aussi, sur la petite place déserte de Saint-Savin, qui doit se souvenir des soirées tièdes et parfumées de Bône quand toute une foule méditerranéenne, se promenant cours Bertagna, défilait à ses pieds. Déclassement du site, médiocrité du socle, escamotage du pedigree, parfois les trois à la fois, oui, ces souvenirs vivent en exil.

Ceci dit, je tiens à prévenir le lecteur que je me suis efforcé de traiter le sujet avec suffisamment de recul pour ne pas verser dans l'ouvrage polémique, ni me réfugier dans un sentimentalisme exacerbé. Dans la mesure de mes moyens littéraires, j'ai tenté de raconter le plus simplement possible ce que j'avais appris au cours de ces quatre années passées dans l'intimité de tous ces souvenirs ramenés d'Algérie. Ainsi, tout au long du manuscrit j'ai fait miennes les phrases qu'Albert Camus écrivait dans *la Peste* à propos du chroniqueur :

«Sa tâche est seulement de dire: *Ceci est arrivé*, lorsqu'il sait que ceci est, en effet, arrivé, que ceci a intéressé la vie de tout un peuple, et qu'il y a donc des milliers de témoins qui estimeront dans leur cœur la vérité de ce qu'il dit.»

Les bustes en marbre des gouverneurs de l'Algérie sont en transit au camp Sirocco, à Cap Matifou, en juillet 1962. Après avoir été en poste à l'entrée du Palais d'Été d'Alger, ils attendent leur nouvelle affectation.

